

avec des caractères différents et des traditions qui semblaient se combattre. Ce sont, d'un côté, *les Ordres religieux*, toujours en garde contre les innovations profanes qui auraient voulu se glisser dans le temple, toujours prévenus contre les envahissements du luxe et des enjolivures qui ne seraient propres qu'à flatter les yeux sans parler à la pensée, sans rien dire au cœur.

A côté d'eux ce sont des associés laïcs qui, épris d'un saint amour pour l'art chrétien, lui ont voué leur vie entière. Ils travaillent pour l'art, purement par esprit de foi, et méritent ce titre naïf et glorieux qu'on leur donnait de *logeurs du bon Dieu*.

A la voix des Seigneurs et des Évêques, ces sociétés cosmopolites accouraient, chacun apportant sa truelle et son marteau, son génie et son expérience. Pour salaire, on ne leur donnait guère que le pain et l'eau de chaque jour. Aussi bien, n'était-ce pas pour la terre qu'ils travaillaient; et, dans leur estime, l'œuvre divine était inappréciable à prix d'or.

Les sociétés laïques, dans leur chefs-d'œuvre comme dans leur vie de pérégrination, étaient moins intérieures, moins recueillies, moins austères que les sociétés claustrales. Elles s'attachaient plus volontiers aux grâces extérieures; elles s'efforçaient de donner à leur œuvre un cachet de naturel et de fraîcheur, qui fût en rapport avec la naïveté de leur imagination. Elles pensaient que le luxe et la profusion des décorations seraient sanctifiés par l'idée chrétienne qui les inspirait.

XXVII.

Rien n'est plus propre à rendre notre pensée, que la comparaison de deux monuments qui sont aujourd'hui en-